



ARISTIDE LUNE

DISPARU DANS LA NUIT DU 16 SEPTEMBRE 1914
A LA FERME DU CHOLÉRA (BERRY-AU-BAC)

Promotion 1909. — Lettres.

Né le 16 février 1890 à Attin, dans le Pas-de-Calais, Lune, à part les deux années qu'il vécut à Saint-Cloud et l'année qu'il passa, partie à Moulins, et partie au Havre, n'a jamais habité que dans le Nord. Il y puisa les solides vertus que tous ceux qui l'ont connu ont admirées en lui, et dont la moindre ne fut certes pas son héroïque bravoure digne du 1^{er} corps d'armée dans les rangs duquel il combattit.

Après d'excellentes études primaires élémentaires et primaires supérieures, Lune fut admis, en 1905, à l'École normale d'Arras. Les remarquables qualités d'esprit qu'il y révéla lui firent obtenir, en 1908, une quatrième année à l'École normale de Douai ; après une seule année de préparation, il entra en 1909 à Saint-Cloud (lettres).

Nos maîtres ne me contrediront pas si je dis qu'à l'École, Lune se fit très vite apprécier par son amour du travail, par

son intelligence vive et claire, par la rectitude de son jugement, par la finesse de son goût délicat. Mais, peut-être, ce que ses camarades de promotion ont le plus aimé en lui, ce fut son extrême douceur, la parfaite limpidité de son âme. Aucun de nous ne lui connut jamais une pensée mauvaise ; aucun de nous n'entendit jamais de lui un reproche qui fût amer, une parole qui fût rude. Ce calme et cette bienveillance dont on ne le vit pas se départir, il les devait à son inépuisable bonté ; il les devait aussi à sa très douce et très saine philosophie. Lune avait l'âme très riche de sentiments délicats, et ce n'est pas sans une émotion profonde que je me souviens de nos entretiens paisibles, dans les allées du parc, durant lesquels il laissait si volontiers son cœur s'épancher. Il était fait pour aimer et pour être aimé, pour être heureux, pour apporter et pour entretenir le bonheur autour de lui ; aussi, rien que son sourire si bon, si clair, si franc, lui valut-il de vives sympathies et de chaudes affections.

A sa sortie de Saint-Cloud, Lune fut nommé professeur à l'École primaire supérieure de Moulins ; il n'y resta que quelques semaines au bout desquelles il alla exercer à l'École primaire supérieure du Havre. En août et septembre 1912, il suivit, en Angleterre, les cours de la Faculté d'Édimbourg. Mais Lune, dont la santé fut toujours un peu fragile, ne pouvait supporter le poids d'une année sans aucun repos ; il revint d'Angleterre très fatigué et assez souffrant ; il se vit alors obligé de solliciter un congé de trois mois au bout duquel, en janvier 1913, il fut nommé à l'École primaire supérieure de Douai. Il revenait donc à son pays du Nord, dans la région qu'il préférait à toute autre.

Au mois d'octobre 1913, il fut incorporé au 43^e régiment d'infanterie à Lille. C'est là qu'après dix mois de service, la mobilisation le toucha, au moment où il venait d'être nommé caporal.

Dès le 2 août, Lune partit avec son régiment ; sa famille, dès lors, ne devait pour ainsi dire plus recevoir de ses nouvelles ; aux douleurs de l'invasion devait pour elle, comme

pour tant d'autres, s'ajouter l'affreux désespoir de tout ignorer de l'enfant qui se battait.

Ses parents ne surent donc jamais rien de précis sur les combats auxquels il prit part ; mais il nous est facile d'imaginer qu'appartenant au 1^{er} corps d'armée, il participa à toutes les batailles qui, dès le début de la campagne, devaient parer ce corps d'une gloire impérissable.

Par contre, nous connaissons bien les derniers moments de Lune et le courage dont il fit preuve au cours de l'affaire où il trouva la mort. Dans la nuit du 15 au 16 septembre 1914, par un temps affreux, le 43^e régiment d'infanterie quitta Reims et, par Jonchery, s'achemina sur Berry-au-Bac. Les hommes, transis de froid, aveuglés par la pluie, étaient littéralement épuisés de fatigue par la marche longue et rapide qu'ils avaient dû fournir. Le 16, à la tombée de la nuit, le régiment franchit le pont de Berry-au-Bac, avec, en tête, l'unité à laquelle Lune appartenait. La compagnie de Lune se déploya à gauche de la grand'route ; mais, comme son commandant était dans la plus grande incertitude sur les emplacements occupés par l'ennemi, deux patrouilles de reconnaissance furent détachées. « Il y avait 800 mètres à franchir, écrivit plus tard le capitaine Z... qui commandait cette compagnie. La mission était de premier ordre et elle exigeait des chefs de sang-froid, audacieux et connaissant leur métier. Mon choix tomba sur le caporal Lune et sur le caporal X... C'étaient deux gradés d'élite à qui je pouvais me fier. Les difficultés de leur tâche étaient extrêmes : ramper sur presque tout le parcours, ne pas déceler sa présence par le moindre faux geste, voir dans cette nuit noire, risquer de tomber dans une embuscade, s'attendre à tout et ne rien craindre : il me fallait deux hommes, je les trouvai. »

Les deux patrouilles s'acquittèrent à merveille de leur mission ; au bout de peu de temps, elles se trouvaient à quelques mètres des lignes allemandes qui occupaient la route transversale de Pontavert à la ferme du Choléra. Les deux chefs de patrouille envoyèrent à leur capitaine des rensei-

gnements très précis sur la ligne tenue par l'ennemi, sur l'organisation des forces adverses, puis, par ordre, demeurèrent sur place en observation.

Vers 11 heures du soir, brusquement, l'ordre d'attaquer arriva. Avec ce magnifique enthousiasme et aussi cette cruelle inexpérience du début, on attaqua sans plus tarder, sans être soutenu par l'artillerie, sans y voir clair seulement. La lutte fut effroyable, et dans cette nuit obscure il fut impossible de distinguer les traits de ceux qui tombaient et les traits de ceux qui combattaient encore.

Avant le lever du jour, la position conquise fut évacuée, sans seulement que l'on pût, à cause de la nuit, à cause des balles, à cause du secret espoir que nourrissait chacun de revenir dès qu'on y verrait clair, chercher les camarades, ramener avec soi les blessés et les morts, plus nombreux d'ailleurs que les survivants. Lune était resté sur le terrain, et la position abandonnée ne fut pas reprise...

A quel moment précis de l'attaque Lune est-il tombé ? Fut-il tué, ou simplement mortellement blessé, puis recueilli et achevé par les Allemands ? Nul n'a pu le savoir. Sa tombe même — s'il en a une — ne fut pas retrouvée.

Notre malheureux camarade, comme tant d'autres qui tombèrent à ce moment de la guerre où la tâche était rude, et où les croix étaient rares, ne vit jamais son courage récompensé ; aucune citation, même posthume, n'a célébré sa bravoure pourtant si éprouvée. Du moins, ses camarades de Saint-Cloud lui offrent-ils une récompense qui peut-être lui eût été plus chère encore que la croix de guerre, en conservant toute l'affection qu'ils lui accordèrent durant les heureuses années passées en commun, en ne lui marchandant pas l'admiration que sa fin héroïque a suscitée en eux et la reconnaissance qu'ils doivent à ceux qui, en offrant avec tant de vaillance leur jeunesse et leur sang à la Patrie, ont illustré magnifiquement notre École.

P. GASON.
